La vie quotidienne en espagne

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/974>

DOI : 10.4000/bhce.974

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 225-230

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « La vie quotidienne en espagne », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/974>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

La vie quotidienne en Espagne

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « La vie quotidienne en Espagne », revue *Esprit*, n° 279, décembre 1959, p. 650-661.

- 1 Les dernières expériences politiques de l'opposition espagnole, notamment l'échec de la grève du 18 juin, ont suscité des réflexions parmi cette opposition : on s'est étonné de ce qu'un peuple qui ne cesse de plaisanter et de critiquer le Caudillo fasse preuve de tant de passivité devant l'action politique. Certains ont parlé de « non correspondance entre l'agitation et l'organisation », ce qui n'explique pas tout. D'autres ont incriminé la division de l'opposition.
- 2 Ces explications purement politiques ne sont pas suffisantes. Il faut serrer de plus près la réalité. On ne peut ignorer l'action paralysante sur la société espagnole d'un style de vie imposé d'en haut depuis vingt ans, non plus que les données réelles qui ont pesé sur les habitudes de vie nationales depuis ce temps-là. Certes, une minorité plus « politisée » échappe à cette « hibernation des esprits » très fréquente en Espagne : les membres actifs des organisations politiques de l'opposition, les intellectuels et jeunes universitaires ont à leur disposition un arsenal d'« antidotes ». C'est l'action de ces minorités, qui sans doute est source de soucis pour les tenants du régime, celle qui risque de nous induire en erreur quand nous prêtons ses jugements politiques à l'ensemble de la population espagnole. De ce que les Espagnols ne se gênent plus pour critiquer le régime dans les cafés, les trains, les conversations privées, certains ont conclu que tous ceux qui disent « ça ne peut plus durer », connaissent le sens des événements politiques et sont prêts à l'action. Rien n'est plus loin de la réalité ; des millions d'Espagnols sont, en puissance, des ennemis actifs du régime ; ce sont eux qui l'enterrent définitivement. Mais pour y arriver il faudra faire la soudure entre les groupes minoritaires de l'opposition et « l'antifranquisme verbal ». En attendant, et pour se faire une idée au moins approximative de la réalité spirituelle espagnole, il faut

se pencher un peu sur la vie quotidienne du peuple et très particulièrement sur les pressions idéologiques et matérielles auxquelles il est soumis. On ne peut pas parler, en Espagne, d'une véritable opinion publique, au sens européen du mot. Il y a pourtant de puissants moyens mis en œuvre en vue de former –ou plutôt de déformer– la conscience individuelle et collective des Espagnols. Il faut connaître ces moyens et leur efficacité. Il faut également considérer les rapports humains à travers lesquels se transmettent et s'échangent les idées : les relations de travail et de loisir, la famille, les institutions ecclésiastiques...

- 3 Cette recherche est extrêmement difficile dans l'Espagne actuelle. Cependant on trouve ici et là des sondages intéressants, des témoignages, des exemples précieux. On peut citer notamment l'enquête menée dans le quartier populaire du « Pacífico » de Madrid par le père dominicain Jesús María Vázquez, avec une équipe de collaborateurs, publiée sous le titre *Ils vivent et meurent ainsi...*¹. Nous avons pu utiliser aussi une enquête faite auprès de vingt-cinq jeunes gens et jeunes filles, dans un groupe de loisir d'une paroisse de l'Ouest de Madrid, ainsi que les publications de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), et des témoignages recueillis par des journalistes étrangers. La lecture de la presse espagnole peut fournir aussi des éléments d'information. Partant de données limitées, je voudrais simplement ébaucher une étude sur le rôle des idées dans l'ensemble de la société espagnole et notamment parmi les Espagnols qui n'ont pas encore atteint l'âge de 35 ans.
- 4 Le *lieu de travail* joue sans doute un grand rôle dans la formation des consciences. Les huit ou neuf heures par jour passées à l'usine, au chantier ou au bureau, doivent être l'occasion de contacts humains étroits. Mais l'influence du milieu du travail est, pour le moment, réduite en Espagne par la crainte du mouchardage et l'absence d'organisations syndicales libres. Dans les conversations, le football et les filles prennent le pas sur d'autres sujets plus importants. Certes, Certes, les problèmes du travail sont aussi abordés, comme le donnent à penser les nombreux cas de grèves économiques, ainsi que, ces derniers mois, les licenciements², la suppression des primes et des heures supplémentaires dans l'industrie textile. Mais la formation d'une opinion ouvrière est entravée par le défaut de militants syndicaux valables. Les syndicats « verticaux » du régime ne représentent nullement les intérêts des travailleurs et, à leur tour, n'exercent aucune influence sur ceux-ci.
- 5 La *vie de famille* se heurte à deux obstacles essentiels : l'un, la crise du logement : les taudis et surtout ces sortes de « bidonvilles » dits zones de « chabolas », sont encore l'habitation normale de centaines de milliers de personnes. De nombreuses familles louent des pièces dans un appartement et partagent la cuisine, ce qui enlève toute intimité à la vie du foyer. Autre difficulté : l'éloignement du lieu de travail. D'après l'enquête du père Vázquez, 4,59 % seulement de la population active du quartier du « Pacífico » travaillent dans les industries et commerces du quartier ; 6 % disposent de motocyclettes et 1,32 % de bicyclettes ; les autres empruntent le métro ou le tramway pour se rendre à leur travail. Par contre, 78 % des ouvriers travaillant dans les industries du quartier habitent ailleurs. Pour les enseignants c'est pareil : 47 % n'habitent pas le quartier. Ces déplacements demandent une heure par jour, souvent davantage ; en Espagne les cantines n'existent pas et de nombreux ouvriers rentrent au foyer pour le repas de midi. Si l'on ajoute que, toujours d'après l'enquête, 46 % des ouvriers travaillent plus de dix heures par jour, et 41 % entre huit et dix heures, on voit le peu de temps que l'homme reste à la maison. Car il faut compter aussi sur la réalité

du café, du bar, etc... Dominée par les soucis quotidiens, la vie de famille n'a pas une valeur de formation, mais on y reçoit des idées, voire des préjugés tout faits qui déterminent un « style de vie » imposé d'en haut.

- 6 Les *loisirs* sont un aspect de la vie quotidienne décisif pour la formation ou la déformation de la conscience des hommes. Certes la plupart des Espagnols ne profitent pas de grands loisirs, mais il n'est pas moins vrai qu'ils cherchent presque désespérément cette évasion dans le loisir comme compensation à une vie triste, monotone et souvent sordide. Le cinéma, la radio, le football comme spectacle, la lecture des journaux, sans parler des cafés, bars, tavernes, des salles de bal pour les jeunes gens et jeunes filles... tout l'éventail des loisirs attire une masse d'hommes et de femmes pressés d'en profiter et qui prennent sur l'essentiel pour se payer cette échappatoire à la vie réelle décevante. En Espagne aussi, toute anachronique qu'elle soit, « la bourgeoisie capitaliste, comme on l'écrivait ici, après avoir colonisé le monde réel, colonise le monde des rêves ».
- 7 Les après-midi de dimanche donnent le ton des loisirs espagnols. Le père Vázquez nous apprend que l'immense majorité des jeunes partagent leur dimanche entre le cinéma et le bal en hiver, entre les promenades, les excursions et le bal en été. 9,50 % pratiquent un sport (en été 15 % vont à la piscine). Une enquête particulière faite chez les jeunes filles marque la même préférence pour le cinéma et (bien après) pour le bal (puisque'il y a des filles pour tous les garçons, il faut croire qu'une partie d'entre elles n'ont pas répondu exactement à la question). Des sondages faits par la JOC dans les campagnes signalent la préférence des jeunes pour les bals (les salles de cinéma manquent).
- 8 Les moyens les plus directs pour former l'opinion sont *la presse* et la TSF (la Télévision est encore très peu développée en Espagne). Il est vrai que le tirage des journaux espagnols est très réduit et que, en raison de la censure, les lecteurs leur accordent un crédit assez limité. Néanmoins, on ne peut ignorer l'action lente mais permanente des seuls moyens légaux d'information existants. Les journaux à plus fort tirage (outre le quotidien sportif *Marca*) sont *ABC* de Madrid et *La Vanguardia* de Barcelone, le tirage de chacun d'eux ne dépassant guère 100 000 exemplaires ; *Ya*, des éditions Catholiques, tire à 50 000 environ ; les derniers tirages de *Pueblo*, quotidien « syndicalo-phalangiste » du soir, atteindraient 80 000. Le tirage total des quotidiens ne dépasse pas le chiffre de 600 000, ce qui fait un journal pour 50 Espagnols. (Il faut tenir compte de 17,5 % d'analphabètes dans la population adulte et de la mauvaise diffusion de la presse dans les zones rurales). Plus nombreux sont ceux qui achètent le journal pour lire seulement la rubrique sportive ; d'autres préfèrent les informations de l'étranger, réaction naturelle à l'absence de nouvelles politiques sur l'Espagne.
- 9 D'après l'enquête du père Vázquez, presque tous les jeunes gens lisent un journal, parfois deux : 41 % lisent *ABC*, 30 % *Madrid*, 11 % *Ya*. Un tiers des jeunes ne lisent que la presse sportive. Par contre, seulement 30 % des jeunes filles lisent des quotidiens, pour la plupart *ABC*. D'après le sondage dans la paroisse de l'Ouest de Madrid, 45 % de jeunes ne lisent pas les journaux d'une manière régulière ; les journaux les plus lus sont *ABC* et *Ya* ; 10 % lisent seulement les publications d'Action catholique et la Jeunesse Ouvrière Catholique. Il reste pourtant que, d'une manière directe ou indirecte, les informations des journaux sont connues et commentées par la plupart des jeunes dans les grandes villes. Les adultes, les chefs de famille, lisent le journal en rentrant le soir à la maison.
- 10 Que disent donc ces journaux ? Nous avons choisi au hasard deux jours du mois d'août 1959 pour examiner le contenu des journaux espagnols. Il ressort clairement de cet

examen que la presse espagnole s'occupe peu et superficiellement des affaires espagnoles. L'essentiel des événements mis en relief (titres de première page) concerne la politique internationale (voyage d'Eisenhower en Europe, incidents du Laos, octroi à l'Espagne d'un crédit américain de 17 millions de dollars). Lorsqu'on aborde les problèmes intérieurs, c'est pour mettre en relief la personnalité de Franco (le 25 août, 3 journaux sur 5 consultés publient en première page une photo du Caudillo), ou bien telle déclaration officielle, aussi creuse que fracassante (le même jour *La Voz de España* de St-Sébastien consacre un titre de quatre colonnes au Secrétaire d'état Solís : « Jamais nous ne baisserons le drapeau social qui est le cœur du Mouvement national »). Lorsqu'il se trouve qu'ils touchent à la « stabilisation », comme certains éditoriaux du 25 août, c'est pour répéter et commenter les thèses officielles.

- 11 Les informations de politique internationale sont elles-mêmes viciées par l'anticommunisme, qui est la vocation du régime : le 25 août ABC titre : « À la veille de la visite d'Eisenhower, la méfiance grandit en Occident » ; le même jour *Pueblo* invente la nouvelle d'une mystérieuse rencontre des chefs d'état communistes ; « K convoque les dirigeants des pays satellites » ; dans l'affaire du Laos, on souligne unanimement « l'invasion communiste » (*La Vanguardia*) ; tous les journaux font état, suivant l'agence officielle Efe, des « horreurs du Tibet » ; *Pueblo* accorde une large place à une interview de Batista, ex-dictateur de Cuba, ABC présente la visite d'Eisenhower à Bonn comme « le couronnement du miracle économique allemand » ; ABC du 26 sous-titre la nouvelle du voyage d'Eisenhower de cette manière : « Les nations assujetties doivent redevenir libres » ; ABC du 25 consacre son article le plus important à critiquer la gauche de la démocratie chrétienne italienne, et particulièrement M. La Pira. Les nouvelles insignifiantes elles-mêmes sont marquées du sceau franquiste : « Des prélats américains visitent l'Espagne », un « starfighter » américain relie en 8 heures la Caroline du Sud à Séville, « visite des avions américains en Espagne », « le R.P. Balix visite Soria », etc...
- 12 On comprend aisément : a) la méfiance des lecteurs ; b) malgré cette méfiance, le trouble créé par une absence prolongée d'informations ; c) que, toutes tendancieuses que soient les informations provenant de l'étranger, la niaiserie des nouvelles sur l'Espagne fait que les esprits les plus curieux s'orientent vers les sujets de politique étrangère, ce qui entraîne, à long terme, des confusions inévitables.
- 13 Pour comprendre le caractère de l'information en Espagne, point n'est besoin de se rapporter aux diatribes bien connues du ministre de l'Information, M. Arias Salgado, contre le libéralisme ; il suffit de lire, dans le numéro de *Pueblo* du 26 août, la conférence de M. Fueyo, « délégué national à la presse et à la propagande » à l'Université internationale de Santander : « La terre est une unité de combat. Nous sommes devant une réalité : la totalisation de la guerre ». Pour M. Fueyo, la presse n'est qu'un instrument de propagande, « d'une propagande qui est déjà celle d'un climat de guerre ».
- 14 La TSF a dans l'opinion publique une audience encore plus large que la presse. L'enquête du père Vázquez révéla que 98 % des familles de son quartier possédaient un poste récepteur de TSF. Il n'est pas rare de trouver des postes dans les taudis et « *chabolas* » de la banlieue. Les informations radiodiffusées sont encore plus « orientées » que celles de la presse. Toutefois, la production la plus populaire est celle de feuilletons radiophoniques, dits « *seriales* », d'une qualité plus que médiocre. Il arrive souvent de voir des mères de famille rentrer en vitesse chez elles pour écouter le « *serial* ». Je connais des femmes dont les préoccupations politiques sont indéniables,

qui préfèrent l'écoute d'un « *serial* » à la lecture d'un journal. Les commerçants du quartier du « Pacífico » disent que pendant les heures de diffusion des feuillets la vente est presque arrêtée. En l'espace de deux jours, les 25 et 26 août, les postes émetteurs de Madrid ont diffusé les romans-feuillets suivants : « Le temps difficile », « La voleuse, le médecin et l'amour », « Ce n'est pas votre cercueil », « L'ange fugitif » (deuxième partie de « Du feu dans les veines »), « Le retour de Sonia Hansen », « Âmes aveugles », « La vallée rouge ». Tous sont diffusés à partir de 17 heures environ, pour que les gens qui travaillent puissent en « profiter ».

- 15 Nous avons vu l'importance du *cinéma* comme spectacle pour les Espagnols. On ne va pas au cinéma pour jouir d'une manifestation artistique, mais pour « passer le temps », pour s'évader, pour se distraire simplement. D'ailleurs c'est meilleur marché que d'aller à la montagne. Quels films voient ces foules qui font la queue devant toutes les salles de cinéma de Madrid ? Suivant notre sondage des 25 et 26 août, nous constatons que sur 146 salles en activité ces jours-là à Madrid, 75 % environ projetaient des films américains, tous de deuxième catégorie ; dix salles projetaient des films français, neuf des films espagnols genre « La chanson andalouse » et « Après le couplet ». Le père Vázquez a fait la statistique des films joués dans le quartier du « Pacífico » en 1955 : 64,96 % américains, 15,70 % espagnols... Faut-il ajouter que les chefs-d'œuvre du cinéma, la censure aidant, sont très rarement présentés en Espagne. Le cinéma est devenu ainsi une entreprise, d'abrutissement collectif, qui répand l'image d'un « style de vie » faux, antinational et antipopulaire.
- 16 *Et la littérature ?* On lit peu en Espagne. Les livres sont trop chers. On considère qu'un roman a eu du succès quand son tirage de 3 000 exemplaires est épuisé. Les ouvrages d'une certaine qualité littéraire valent d'ailleurs de 50 à 300 pesetas (de 450 à 2 500 frs). Les bibliothèques publiques ne sont ni nombreuses ni bien fournies. Les travaux du père Vázquez montrent que, parmi les jeunes, le roman d'amour ou d'aventures est le genre le plus répandu. Il faut compter les ravages faits par des collections telles que « FBI », « Oeste », etc... Cependant, parmi les romanciers préférés par les jeunes questionnés se trouvent Blasco Ibáñez, Jules Verne et le poète romantique Bécquer. Mais ils voisinent avec Rafael Pérez y Pérez, le « Delly espagnol ».
- 17 Le sondage fait par un collaborateur de la JOC sur « ce qu'on lit en voyage » (à partir des données fournies par les librairies des gares) montre que les trois genres de lecture les plus répandus sont : les romans, notamment les romans policiers et ceux du « Far West », les publications sportives et les journaux pour les enfants, c'est-à-dire ceux qu'on appelle en Espagne « TBO » (équivalent des « *comics* » américains). L'auteur de ce travail dit à ce propos : « Autrefois les « TBO » étaient la lecture des gosses ; aujourd'hui ils sont lus par tout le monde, peut-être pour s'évader un peu de la réalité. »
- 18 Nous avons dit que les jeunes vont moins aux matchs de *football* que leurs aînés ; c'est une constatation qui se dégage de toutes les enquêtes réalisées dernièrement auprès des jeunes. Il n'empêche que la plupart des conversations dans les lieux de travail tournent autour des différentes compétitions de ce sport-spectacle et que les noms de Di Stefano, Didi, Yava et d'autres joueurs sont connus de tous comme s'ils étaient des héros ou des savants. Cette psychose a été entretenue pendant vingt ans par la presse, la radio, les manifestations officielles en l'honneur des champions, etc. Voici ce que dit le père Vázquez à ce sujet : « Un pourcentage très élevé d'hommes (célibataires et mariés) se préoccupent tellement du football qu'ils vont jusqu'à sacrifier des choses nécessaires pour pouvoir aller à ce spectacle et acheter la presse sportive [...]. Nous ne

saurons pas oublier que la presse, la radio et les autres moyens d'information, encouragent cette passion, détournant l'attention des hommes d'autres problèmes de loin plus intéressants, tels que les aspects civique, social, économique et religieux de la vie³ ».

- 19 Naturellement, les hommes établissent des rapports en dehors de leur travail, essayant de se rapprocher les uns des autres. Mais les associations, en dehors de celles contrôlées par le Mouvement (ancienne Phalange) et des associations religieuses, sont l'objet de toutes sortes de soupçons de la part des autorités, qui voient n'importe où de fantastiques « réseaux clandestins ». L'action des organisations religieuses est de signe très divers selon les villes, les quartiers où les personnes chargées de leur direction. Parfois l'action des HOAC (Fraternités Ouvrières d'Action catholique) et de la Jeunesse Ouvrière Catholique JOC est très appréciable, mais leur influence reste limitée. Dans le quartier « Pacífico » (35 000 habitants), l'ensemble des organisations religieuses (seize) ne totalisent que 1 226 adhérents, dont la plupart sans activité de « militants ». Les difficultés que rencontre la création d'associations ou de clubs vraiment libres, dont les locaux ne seraient pas soumis au contrôle policier, renforcent tout naturellement la tendance des hommes à se rencontrer au bistrot (« *la tasca* ») ou à faire des « *tertulias* » au café. La « *tertulia* », qui a une tradition dans la culture et la politique nationales depuis le XVIII^e siècle, est un phénomène social des classes moyennes et surtout des intellectuels. On ne peut pas ignorer leur existence pour prendre le pouls de la vie culturelle du pays. Les ouvriers n'ont pas le loisir de la « *tertulia* », leurs rencontres dans les débits de boissons sont plus courtes. Ces rencontres ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ; nous sommes bien loin du genre « Assommoir » à la Zola. Le père Vázquez souligne justement que « le bar n'est pas condamnable du point de vue moral ni du point de vue humain ». Il ajoute que l'ouvrier fréquente ces établissements non seulement pour y rechercher l'évasion mais aussi pour rencontrer des hommes qui ont des problèmes analogues aux siens ; il y cherche même « une rébellion atténuée contre une société injuste ». Il souligne également le caractère critique des conversations des ouvriers au bistrot. Nous pourrions ajouter que cette critique est, le plus souvent, négative ; elle ne recherche pas l'enchaînement des faits politiques ou sociaux.
- 20 L'action de tous les moyens de pénétration idéologique cités, en plus du ton donné aux rapports humains par « les vainqueurs » (il faut dire que la plupart des militaires et des aristocrates parlent depuis vingt ans comme des « citoyens privilégiés » s'adressant à la populace), tout ceci est arrivé à créer un véritable style de vie de l'Espagnol moyen, de l'homme de la rue.
- 21 Un trait essentiel de ce style de vie est le pourcentage relativement faible de chaque budget familial consacré à l'alimentation. On mange de la viande en conserve de troisième classe⁴ et même celle-là de rares fois par semaine ; le café est un luxe, le beurre aussi, le lait n'est presque jamais entier. Pourtant, on ne peut pas parler de faim. On mange des pois chiches, des haricots, des pommes de terre pour se bourrer l'estomac. Le reste de l'argent est pour s'habiller. On peut crever de faim mais personne n'oserait sortir le dimanche sans un beau complet ; les femmes, même celles des familles les plus modestes, achètent plusieurs robes pour chaque saison. On me dira que les salaires ne sont pas suffisants, mathématiquement, pour se nourrir et acheter de beaux vêtements. Mais ce serait ignorer la réalité espagnole que de ne pas tenir compte du « second métier » et du bricolage rémunéré comme de méthodes habituelles pour compléter le salaire. C'est bien pour cela que le début d'une crise –notamment dans

l'industrie textile et dans le cuir- et le plan de « stabilisation » (qui comporte une réduction de la moyenne d'heures de travail dans l'industrie, la fermeture des entreprises « marginales », etc.) pourraient entraîner des bouleversements profonds dans la situation matérielle de nombreux travailleurs et, par conséquent, dans leur état d'esprit.

- 22 Depuis vingt ans les règles de la société espagnole (ces « habitudes sociales » dont aimait parler Ortega y Gasset) considèrent comme très grave d'être mal habillé ; c'est un signe de pauvreté, le signe des vaincus de 1939, de ceux qui ont fait de la prison... On risquait trop, il y a quinze ans, quand on ne s'habillait pas à la manière des « *señoritos* » de la Phalange. Les temps ont changé, mais ces habitudes se sont enracinées dans la vie quotidienne. Sans doute, les gens s'endettent, d'autres font des achats à tempérament, mais... il faut tenir le coup. Et quand le moment arrive d'un mariage, d'un baptême, on emprunte de l'argent, on rogne sur le budget de plusieurs mois, mais on fait une fête vraiment fastueuse qui ne serait faite en France que par des personnes très aisées. Le père Vázquez rapporte le cas d'une femme qui dit à son mari le jour de la première communion de leur fils : « Si tu ne me laisses pas organiser un bal, ce ne sera pas une première communion pour notre fils. » Puis il commente cette phrase trop habituelle des fiancées espagnoles : « Je ne peux pas me marier seulement avec ce que j'ai sur moi » (*con lo puesto*). Il faut des robes, des cadeaux, un lunch, un voyage, et que la cérémonie nuptiale à l'église soit très luxueuse. Je peux citer le cas d'une fille de manœuvre qui s'est mariée l'église pleine de fleurs, grand tapis jusqu'à la rue et orgue jouant la plus belle des marches nuptiales.
- 23 On me dira que tout le monde a droit à ce genre de choses. Tout le monde devrait l'avoir, à la rigueur. Dans le cas concret de l'Espagne, les gens simples, dominés par les règles de vie de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie, s'enlèvent le pain de la bouche pour payer leur tribut à une idée de la vie surannée dans le reste de l'Europe.
- 24 Des millions de personnes qui vivent depuis vingt ans dans un monde spirituel raréfié et dans des conditions matérielles difficiles sont ennemies des institutions, du régime, du gouvernement... Mais elles n'ont ni les connaissances indispensables sur les événements politiques nationaux ou étrangers, ni l'expérience politique permettant de saisir les rapports de cause à effet (je parle des Espagnols âgés de moins de 38 ans qui n'ont pas une expérience vécue de la vie politique ou syndicale avant Franco). Voici, comme exemple, les réactions de vingt jeunes du quartier Ouest de Madrid dont nous avons déjà parlé. 14 sont antifranquistes, 5 n'ont pas une opinion précise mais critiquent la situation matérielle des travailleurs, 1 (une jeune fille) a des sympathies pour le régime. 17 sont catholiques. 8 sont employés, 5 étudiants, 5 cheminots, 2 métallurgistes, 1 ouvrière, 1 jeune fille ne travaille pas. Tous appartiennent à des familles d'ouvriers ou d'employés. Deux jeunes hommes ont lu quelques textes marxistes très élémentaires ; trois lisent des livres et des brochures diffusés par la JOC. Pas un seul de ces jeunes gens et jeunes filles ne lit de journaux clandestins. Très rarement ils ont lu un tract (en 1958 lors de la « journée de réconciliation nationale », cette année pendant les jours qui précédèrent le 18 juin...). Bien qu'ils n'aient pas de formation politique, trois se disent anticommunistes et cinq prétendent avoir des sympathies pour le communisme (tout cela d'une manière très vague) ; deux sont pour un régime socialiste mais sous la condition de sauvegarder la liberté. Pas un seul n'a d'idées précises sur l'organisation de l'action politique et la manière de mettre fin à la dictature.

- 25 Je sais bien qu'il s'agit, dans ce cas, d'un sondage très limité. Il me semble, pourtant, qu'il est assez représentatif de l'état d'esprit des jeunes Espagnols. (Ce n'est pas du tout les cas des étudiants, dont les idées politiques sont plus précises mais dont les vues sur la tactique politique à suivre ne sont guère développées non plus). D'ailleurs, lorsque des journalistes étrangers ont interrogé ces derniers temps de simples ouvriers (non militants) sur l'avenir politique, ils ont reçu presque toujours cette réponse : « Il faut que ça change, mais... que pouvons-nous faire contre leur force, leur police ? » Celui qui connaît un peu l'histoire contemporaine, les données réelles de la politique, sait bien que l'action conjugée des gens simples peut désarticuler matériellement et idéologiquement un appareil de répression, coupé du corps vivant de la nation. D'ailleurs, le 14 avril 1931, quand ni la Garde civile, ni l'Armée n'osèrent s'opposer à tout un peuple qui occupait les rues après avoir voté pour la République, en fournit un exemple dans l'histoire d'Espagne la plus récente. Il faut opérer un changement essentiel dans la conscience de l'homme de la rue, il faut battre en brèche l'action « idéologique » non seulement des officines du régime, mais des castes aristocratiques, des Américains, de toutes sortes de « fabricants de rêves » qui ont à leur disposition les techniques modernes de diffusion, justement pour empêcher le progrès moral, mais aussi scientifique et technique de l'Espagne.
- 26 Un jour arrivera où ces changements décisifs auront lieu dans la conscience des Espagnols. Mais que les politiciens démodés qui raffolent de « pactes politiques » et de complots xix^e siècle se détrompent : l'avenir de l'Espagne et le bonheur de son peuple passent nécessairement par la prise de conscience de ce peuple lui-même qui seul pourra créer son destin.

NOTES

1. *Así viven y mueren* (Madrid, 1958). Les problèmes du travail sont aussi abordés, comme le donnent à penser les nombreux cas de grèves économiques, ainsi que, ces derniers mois, les licenciements², la suppression des primes et des heures supplémentaires dans l'industrie textile. Mais la formation d'une opinion ouvrière est entravée par le défaut de militants syndicaux valables. Les syndicats « verticaux » du régime ne représentent nullement les intérêts des travailleurs et, à leur tour, n'exercent aucune influence sur ceux-ci.

2. Ces derniers temps les organismes de la JOC signalent 5 000 chômeurs à Tarrasa et des licenciements à Béjar (Salamanque), Novelda (Alicante), Onteniente (Valence), Yecla (Murcie), ainsi que dans les usines Hispano-Aviation de Séville.

3. *Op. cit.*, page 286.

4. P. Vázquez, *op. cit.*, page 54.